

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 127

Artikel: La statue brisée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

maladies contagieuses nécessitant la mise en surveillance et la séquestration des animaux composant une étable infestée.

En somme, les trucs dont peuvent se servir les marchands de bestiaux ne sont ni bien sérieux, ni dangereux, sauf le dernier qui pourrait exposer son auteur à des poursuites judiciaires et à de gros dommages-intérêts. Si l'acheteur ouvre bien les yeux et se rend compte de tout, il y a beaucoup de chances pour qu'il ne soit pas dupé.

Jean d'ARAULES,
Professeur d'Agriculture.



La statue brisée

(Suite et fin)

Tout à coup, je le vis se pencher en avant, un léger cri passa entre ses lèvres....

Puis il se releva, tenant cette fois à la main les débris de la tête de la statue.

Il y a vingt ans de cela ! Je n'ai jamais oublié l'expression du visage de mon oncle.

Ses lèvres frémissaient, ses paupières retombèrent lourdement. Je l'entendis s'écrier, mais d'une voix si étrange et si rauque :

Qui donc a pu faire cela ?

En même temps, il cherchait la trace du déprédateur, et, presque aussitôt, la trouva.

Alors, pour la première fois, je m'aperçus que j'étais nu-tête.

Mon oncle venait de relever ma casquette.

— Michel ! murmura-t-il. J'aurais dû lui défendre de venir ici !

Mon oncle, par ces paroles, semblait prendre sur lui-même une part du délit....

Il y avait dans ses yeux une souffrance aiguë qui m'apitoyait, en même temps qu'elle commandait mon respect.

Pour la première fois je me sentais attiré vers lui....

Tout boitant, les jambes à demi nues, car mon premier soin avait été de faire glisser mes bas pour qu'ils ne s'attachassent pas aux écorchures des genoux, dont je ne m'étais pas aperçu d'abord dans la douleur de la confusion, les doigts maculés de terre et de sang, je m'avançai vers lui.

Sitôt, comme s'ils fussent partis du cœur, des mots de compassion, l'un pour l'autre, jaillirent de nos lèvres.

— Mon pauvre enfant ! dans quel état es-tu !

— Oh ! mon oncle, je vous ai fait de la peine !

Il ne répondit pas ; les lèvres serrées, il déposa soigneusement dans l'herbe les morceaux de plâtre qu'il tenait à la main, me fit asseoir sur un banc de gazon, un banc

abattu sur Jacques qui posait le pied sur le premier échelon, et, parmi les débris fumants, il tombe.

On le transporta mourant à l'hôpital.

Le lendemain, une foule énorme et recueillie suivait le convoi du malheureux Jacques Verdier. Henri et Henriette pleuraient à fendre l'âme. Le préfet de police lui-même avait tenu à accompagner en personne à sa dernière demeure ce modeste héros qui avait si noblement racheté le passé, et l'on voyait sur le cercueil, au milieu des fleurs, l'uniforme du brigadier des gardiens de la paix sur lequel se détachait un objet brillant. C'était la croix d'honneur que le préfet de police avait lui-même attachée sur la poitrine du sergent de ville.

Berthe BALLEY.

circulaire à dossier, puis, allant chercher un arrosoir qu'il avait déposé derrière le mas-sif, trempa son mouchoir dans l'eau et pensa mes blessures.

Le froid de la compresse me donnait envie de crier, je me retins.

Un peu de courage, après l'instinctive lâcheté de ma fuite, ce n'était vraiment pas trop pour manifester à mon oncle les regrets de la contrariété que je venais de lui causer, et dont je devinais l'étendue, sans, je l'avoue, en bien comprendre la cause.

La contrariété ? Non, ce n'était pas là le terme exact. C'était plus que de la contrariété, je le sentais bien.

Pour tout dire, beaucoup de curiosité se faisait jour au travers de mon remords, car, enfin, le préjudice était léger. Avoir achevé de briser la moitié inférieure d'une tête de plâtre et cassé trois branches de phlox, effeuillé deux ou trois roses qui auraient été fanées demain....

Il n'était pas possible que ces minces dégâts, que le moindre errant ou un violent orage pouvaient tout aussi bien commettre que moi, eussent affecté mon oncle au point de le transformer, lui, l'être indifférent, et qui me semblait si laconiquement banal en ses propos, en bon Samaritain douloureux.

Je soupçonnais que je m'étais heurté à un souvenir... Lequel ?

Sans doute, pendant que mon oncle enlevait avec une précaution qui ne laissait pas de me faire souffrir atrocement les menus cailloux entrés dans mes étroites plaies, il devait faire aussi des réflexions qui étaient la réplique des miennes. Sans doute, il jugea qu'il ne fallait pas me laisser chercher à côté de la vérité.

Quand il eut achevé son œuvre de bien-faisance, il s'assit près de moi.

J'aurais bien voulu l'interroger ; j'en osais. Lui, d'abord, resta pensif, puis, prenant la parole :

— Mon enfant, la seule observation que je sois en droit de te faire, c'est que tu aurais dû remarquer combien ce tout petit coin était soigné au milieu du désordre et de l'abandon du reste. Cet abandon et ce soin sont voulus. Tu es trop grand, et tu viens trop familièrement ici, pour que je te laisse croire à un caprice ou à une fantaisie qui ne seraient pas dans mon caractère.

D'ailleurs, dans le très court récit que je vais te faire, tu puieras, à l'âge auquel les velléités d'indépendance se manifestent souvent, une leçon d'obéissance et de prudence, une leçon cruelle.

A l'époque dont je te parle, époque néfaste où un nuage s'est étendu sur toute ma vie, j'avais environ seize ans. Depuis deux années, je me croyais fort capable de me diriger moi-même, et n'écoutais plus les conseils de mes parents qu'avec la conviction que leurs vues étaient étroites et leur caractère timoré....

Mon parrain m'avait fait cadeau, lorsque j'avais passé mon baccalauréat, d'un fusil de chasse.

On était au mois d'août... Pour tromper mon impatience, avant l'ouverture, je tirais des oiseaux dans l'intérieur de la propriété.

C'était pour ma mère une cause d'inquiétude continuelle. Plusieurs fois, elle m'avait enjoint de ne pas prolonger ce que j'appelais « mes parties de chasse » au delà de 8 heures du matin, pour que mes frères et mes sœurs puissent circuler en toute sécurité.

J'étais l'aîné ; sottement imbu de l'idée de

droits que je m'étais forgée, je trouvai mauvais l'interdit.

— Il serait bien plus simple, pensais-je, d'obliger les autres à rester sur la terrasse...

D'humeur odieusement laquaine, je me vengeai sur les « petits » de la contrainte qui m'était imposée, en les visant avec ma carabine déchargée, quand eux et moi étions hors de la vue de mes parents.

J'aimais les miens cependant, ma mère surtout ; j'éprouvais parfois de poignants regrets de l'affliger, et cependant je me laissais entraîner à cette sensation âpre et acide dans laquelle l'esprit mord, comme la bouche dans un fruit vert que l'on s'obstine à sucer.

C'est la sensation la plus malsaine et la plus dangereuse de cet âge-là ; elle conduit à une rage froide qui nous mène jusqu'aux extrêmes limites du mal : elle met l'âme en péril de divorce avec Dieu, car elle détruit la charité.

Trois jours avant l'ouverture de la chasse, comme je partais avec mon fusil, ma mère me rappela.

— Dans une demi-heure, me dit-elle, cesse de tirer ; les enfants iront goûter dehors...

Je ne répondis pas... Ma mère, à deux ou trois reprises, renouvela sa recommandation...

Je me retournai enfin, et criai, inconvenant et maussade :

— J'ai entendu.

Je crois qu'une malédiction du ciel tomba déjà sur moi pour cette insolence...

Après avoir parcouru la propriété, brûlé beaucoup de poudre, multiplié les coups de fusil après l'heure indiquée, pensant, au fond de moi-même, que je forçais ainsi ma mère à garder les enfants, je vins là.... où nous sommes, et m'assis sur ce banc.

La statue de plâtre frappa mes yeux. C'était une cible à laquelle je n'avais pas songé.

Trois heures sonnèrent distinctement à l'église du village.... Je sursautai....

Après tout, pourquoi me limitait-on ainsi le temps ? D'ailleurs, les enfants ne venaient guère de ce côté ?

J'ajustai la tête de la statue....

Le coup partit, en même temps j'entendis le fracas du plâtre brisé, puis, presque aussitôt, un cri déchirant....

D'abord, je restai immobile, pétrifié.... puis, brusquement, je me levai....

Comme d'instinct, dans la force du rappel de ses souvenirs, mon oncle s'était mis debout.... il était blême, ses mains, fines et maigres, tremblaient.... Il continua :

— Je me jetai en avant....

Là, derrière le massif, une de mes sœurs était tombée dans une mare de sang....

J'allais me précipiter vers elle, quand je fus violemment heurté ; ma mère me devançait ; déjà la tête de l'enfant était soulevée sur ses bras....

A genoux, de l'autre côté, je voulus l'aider....

Michel, tu entendas dire que l'on ignore si Ève a maudit Caïn après le meurtre volontaire d'Abel....

Ma mère me maudit, et moi je n'avais pas eu la volonté du meurtre.

Cette malédiction me sembla mille fois plus terrible que celle de mon père, qui me fondroya dans sa colère désespérée.

— Tu es trop jeune pour que je te dépeigne l'enfer qui fut en moi.... Tu dois être averti, et non impressionné.

Ma sœur vécut, mais longtemps elle souffrit.

frit, et resta deux longs mois entre la vie et la mort..... elle demeura infirme..... tous les jours.

Ce fut elle qui implora mon pardon ; il fut long à tomber des lèvres de mes parents..... Je me suis parfois demandé s'il avait effacé leur malédiction.....

Après leur départ de ce monde, je suis resté ici. Du domaine familial, je ne veux pas tirer de jouissances. Un seul coin est entretenu, soigné par moi seul, celui où je retrouve le souvenir et le remords où je viens à genoux demander pardon à Dieu d'avoir détruit la jeunesse et la force de sa créature.

Toi seul l'as frôlé..... J'ai vu là un aversissement..... C'est pourquoi j'ai rouvert la plaie..... Sois bon, mon enfant, tu seras heureux, même en souffrant !

Mon oncle, pour la première fois, m'attira vers lui et m'embrassa.....

Depuis ce jour, sa solitude est rompue par ma présence..... et je l'accompagne toujours quand il va sarcler le massif qui entoure la statue brisée, et je fléchis le genou à ses côtés quand il se découvre pour prier.

Edmond Coz.

Travaux agricoles de Juin

Avec juin commence pour le cultivateur la période la plus active de l'année agricole. Presque partout, en effet, c'est l'époque de la fenaçon, le début des moissons et la mise en œuvre de nombreux travaux consécutifs à la récolte des foins et à la préparation finale des terres destinées à recevoir les fourrages d'été.

On est généralement porté à faucher très tard et c'est une grave erreur, car il ne faut pas croire que la coupe tardive augmente beaucoup la quantité. En revanche, le fourrage perd beaucoup de ses qualités, devient dur, peu savoureux et peu nourrissant pour le bétail. Il faut, à notre avis, procéder à la coupe des foins au moment de la pleine floraison.

Il conviendra ensuite de porter le fumier dans les champs dont on vient d'enlever les fourrages printaniers et qui, suivant la nature du sol, pourront recevoir du maïs, du sorgho, des navets, des choux repliqués, toutes plantes destinées à donner des fourrages verts en automne, ainsi que des colzas d'hiver.

Buter les pommes de terre, sarcler les avoines de printemps. Travailler aux drainages et dessèchements, cesser l'arrosage des prés, en fortifier les défenses contre les inondations. Curer les fossés d'égouts. Ebourgeonner les mûriers. Donner un second labour aux vignes sitôt que la floraison est passée, et enlever les appareils de protection employés contre les gelées printanières, planter les échals, lier les cepes et faire les premiers pincements sur les sarments vigoureux.

A l'intérieur de la ferme, nettoyer et réparer les fenils, granges, greniers, celliers et caves. Enlever fréquemment le fumier des étables, écuries et bergeries et veiller à leur bonne aération et à leur parfaite propreté, car en cette saison, plus encore qu'en toute autre, la question est d'une importance capitale. Servir les poulains et les agneaux de mars, tondre les moutons, plumer les oies, donner aux volailles du grain amolli dans l'eau. Si la chose est possible, baigner fréquemment les porcs.

Au jardin potager, on sème pour l'automne : choux-fleurs, navets, brocolis, chicorée, escaroles, haricots, pois de Clamart, carottes, radis roses et radis noirs ; on repique les poireaux, poirées, laitues, chicorée, escaroles semées au printemps, on plante les pois suisses, on rame les pois, les haricots, on cueilte les artichauts, on pince les tomates, les melons, fraisiers, framboisiers, etc.

On peut arroser beaucoup de préférence la nuit.

Au jardin fruitier on commence en juin à récolter pas mal de fruits. Il faut visiter les espaliers, les palissés, pincer et ébourgeonner, retirer des branches une partie des fruits s'il s'en trouve en trop grand nombre, en laissant seulement la quantité nécessaire pour que l'arbre ne souffre pas. Surveiller les greffes, écussonner.

Juin est par excellence le mois des roses ; c'est aussi le temps des lys, des géraniums et de beaucoup d'autres fleurs qui sont l'ornement des parterres. Il faut couper avec soin toutes les fleurs fanées et supprimer les plantes qui ne produisent plus, de façon à laisser la place à d'autres ; on ne doit garder que celles qu'on conserve pour la graine.

Soigner la floraison des lys et en arracher les limaces et les « cardinaux » qui les dévorent ; préserver les œillets des atteintes des perce-oreilles. Débarrasser les rosiers des myriades de pucerons verts que l'on asphyxie facilement, soit avec des fumigations de tabac, soit avec des lotions de dissolution d'aloes.

On peut sortir à présent, sans aucun inconvénient, les fleurs qui, d'ordinaire, ne supportent que la serre tempérée de même la serre chaude. Les unes peuvent être mises en pleine terre, les autres placées dans le parterre sans être dépotées.

On met en place les reines-marguerites, balsamines, pétunias, zinnias et toutes les plantes annuelles qu'on a semées en pépinières. On plante les greffes de renoncules pour la floraison d'automne et l'on sème en pépinières pour la saison suivante : ancolies, corbeilles d'or, campanules, coquelourdes, croix de Jérusalem, digitales, giroflée grosse espèce et cocardeau, lin vivace, lunaire annuelle, œillet de poète, pied d'aluette, primevères, roses trémières, trachyle bleue, valériane rouge, violettes des quatre saisons.

Relever, dès que les feuilles jaunissent, les oignons de jacinthes, de tulipes, de jonquilles, de narcisses, de crocus et autres et les mettre sécher pour l'année prochaine dans un lieu sain et aéré.

Au rucher, il faut empêcher les essaims secondaires de sortir ou les rendre aux ruches mères. Quand l'on recueille un essaim faible ou tardif, il est nécessaire de la réunir à une faible ruche pour la fortifier.

Voici comment on procède : on le transporte près de la ruche à laquelle on veut le réunir. Par un coup sec on fait tomber à terre les abeilles, ou mieux encore sur un drap étendu ; on place sur le groupe la ruche où doit s'opérer la réunion, les abeilles y monteront. La réussite sera plus certaine si l'on a soin de verser un peu de sucre entre les rayons de la ruche où s'opère la réunion avant de la poser sur un groupe d'abeilles.

Il va sans dire qu'avant de commencer l'opération il faut enfumer les deux ruches et maintenir quelque temps après la réunion l'état de bruissement afin d'empêcher les abeilles de se battre.

En terminant cette causerie, nous voulons une fois encore, engager instamment les cultivateurs de la façon la plus attentive à la rigoureuse propreté de leur exploitation. C'est durant les mois d'été, bien plus que pendant le reste de l'année, qu'il y a inconvénient, voire même danger, à tolérer des étables, écuries, laiteries et basses-cours, malpropres.

Nous avons dit récemment quelles prises offertes à la fièvre aphteuse malheureusement si répandue, les animaux mal tenus. Ajoutons qu'en ce mois où les chaleurs vont commencer, la propreté de la laiterie a une influence considérable sur la conservation du lait. La chaleur est également nuisible à ce point de vue ; il faudra donc s'appliquer à obtenir le plus de fraîcheur possible en arrosant fréquemment, en fermant les fenêtres le jour et en les ouvrant la nuit, mais en ayant soin de les garnir au préalable d'une toile métallique destinée à empêcher d'entrer les insectes.

LONDINIÈRES.

La crise des cheveux

On ne l'ignore point. Des commis-voyageurs, tels de modernes Argonautes, vont à la conquête de la Toison d'Or, dans les campagnes où des jeunes filles blondes, volontiers, échangent leur naturelle parure pour une obole. Ce commerce se fait en Bretagne, en Auvergne, dans le Centre et notamment à Limoges, où se tient la foire des cheveux.

On racontait que, cette année, quand les commis-voyageurs se présentèrent, ils ne trouvèrent plus aucune fille au rendez-vous. Loin de leur vendre des cheveux, gagnés par la mode de Paris, elles en achetaient.

Aussitôt de se lamenter. Qu'allaient devenir nos élégantes, qui n'ont jamais d'avantage suivi à la lettre le conseil de la comtesse de Bassanville : « Ayez toujours quelque chose dans vos cheveux, fût-ce des cheveux. »

Nous avons été aux nouvelles.

— Rassurez-vous, nous ont dit les membres de la corporation des marchands de cheveux, la mode n'est pas encore perdue des sacrifices naïfs, et, cette année, Limoges n'a pas manqué à sa réputation :

— Il y en avait pour plus d'un million, a dit un des commerçants, et, pour ma part, la veille du jour de l'ouverture de la foire, j'en ai acheté pour 42.000 fr. A 85 fr. le kilo, vous voyez que cela représente quelque chose..... Oui, 85 fr. !

Certes, il n'est plus, le temps où, pour un ou deux fichus, pour quelques mètres de mousseline ou pour un colifichet quelconque, une villageoise se laissait tondre ; aujourd'hui, dans les montagnes, dans les bourgades les plus reculées, la vendeuse demande, en échange de sa chevelure, son poids d'or.

Cette année, la demande a été plus active et l'offre moins spontanée. La demande était plus active par suite d'un regain de coquetterie, les dames du monde employant de plus en plus les faux cheveux : les unes pour l'automobile, les autres pour la saison des bains de mer, les autres encore à cause de la suppression des chapeaux dans les théâtres.

Et si l'offre a été moins spontanée, c'est que la coquetterie, gagnant peu à peu nos